

## Mario Brelich : une éthologie de Dieu

François Ricard

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1979). Mario Brelich : une éthologie de Dieu. *Liberté*, 21(6), 116–120.

## **Mario Brelich : Une éthologie de Dieu**

Dans le flot des parutions françaises de la dernière année, deux ouvrages, passés presque inaperçus, représentent à mon sens l'une des entreprises les plus neuves de la littérature contemporaine. Il s'agit des traductions, par Ariel Piasecki, de deux livres de Mario Brelich intitulés respectivement *l'Etreinte sacrée*<sup>(1)</sup> et *l'Oeuvre de trahison*<sup>(2)</sup>.

Né à Budapest en 1910, Mario Brelich est italien par son père. Après avoir exercé en Hongrie le métier de traducteur littéraire, il s'établit à Rome en 1946 et entreprend, en langue italienne, une oeuvre de longue haleine qui a abouti jusqu'ici à trois ouvrages formant une sorte de suite, où sont

---

(1) Mario Brelich, *L'Etreinte sacrée*, Paris, Gallimard, 1978, collection « Du monde entier », 281 pages.

(2) Mario Brelich, *L'Oeuvre de trahison*, Paris, Gallimard, 1979, collection « Du monde entier », 263 pages.

toujours repris, mais pour les approfondir, les affiner et les élargir sans cesse, les mêmes thèmes et surtout la même « méthode ». Ce fut d'abord *Noé*, paru en 1954<sup>(3)</sup>, puis, beaucoup plus tard, les deux livres que j'ai nommés, *l'Etreinte sacrée* (1972) et *l'Oeuvre de trahison* (1975). Cette oeuvre, je n'hésite pas à le répéter, est absolument unique dans la littérature actuelle ; elle aura donc, sur tout lecteur le moins attentif, l'effet d'une révélation.

Mais de quoi s'agit-il ? Je pourrais, pour répondre à cette question, proposer un résumé des deux livres traduits. Dire, par exemple, que *l'Etreinte sacrée* raconte l'histoire d'Abraham et de Sarah, et *l'Oeuvre de trahison* celle de Judas Iscariote. Mais ce serait, à la limite, ne rien dire du tout, vu que l'essentiel est ailleurs. Au moins, répliquera-t-on, je pourrais dire à quel genre appartiennent ces ouvrages. Mais comment faire, alors que l'éditeur n'a pas osé le dire, et que l'auteur lui-même ne semble pas le savoir ? C'est que les étiquettes communes ne conviennent guère. Il faut recourir à d'autres mots et à d'autres expressions, comme celle qu'a inventée Karl Kerényi : « exégèse romanesque », ou encore les nombreuses approximations par lesquelles Brelich essaie ça et là de définir son « genre littéraire hybride » : « histoire humaine-divine », « reconstruction », « enquête », « observations de théologien amateur », « recherches psychologico-religieuses », etc., autant de tentatives qui échouent et le contraignent finalement à cette humble résolution : *appelons-le donc, sans trop nous compromettre, « écrit ».*

Si *l'Etreinte sacrée*, en effet, peut sembler plus proche de l'essai (par l'emploi du *nous* « scientifique »), et *l'Oeuvre de trahison* plus proche du roman, même du roman policier (le narrateur est celui du *Double assassinat rue Morgue* et du *Crime de Marie Roget*, c'est-à-dire l'ami d'Auguste Dupin, détective privé qui sert ici aussi de « tête chercheuse »), il est cependant impossible, en fait, de les ramener l'un ou l'autre à des catégories trop simples. Ce sont plutôt de *faux romans*,

(3) Espérons que ce premier livre sera traduit bientôt. On peut, en attendant, avoir une idée assez précise de son contenu par les allusions qui y sont faites dans *l'Etreinte sacrée*.

vu que le récit, si captivant qu'il soit, n'est pas mené seulement pour lui-même mais plutôt dans une intention parabolique ou démonstrative ; ou bien de *faux essais*, puisque les idées qu'ils élaborent confinent toujours au paradoxe et surtout ne visent nullement à « convaincre » qui que ce soit ni à exprimer la pensée de personne. Ou encore — et là on se rapprocherait quelque peu de leur spécificité — ce sont de *faux traités*, c'est-à-dire des ouvrages de « science » (déductive), mais d'une science qui à la fois se prendrait au sérieux et se moquerait absolument d'elle-même.

Cette science — n'ayons pas peur des mots — c'est ici la théologie, le commentaire biblique. L'auteur, en s'appuyant sur les dogmes et sur l'Écriture sainte — qu'il connaît à fond et que surtout il prend rigoureusement au pied de la lettre —, entreprend de faire la lumière sur certains épisodes obscurs de l'Histoire sainte. Celle-ci, on le sait, comporte des « trous ». Elle présente les faits, ordinaires ou extraordinaires, de manière uniforme et dépouillée, comme font toutes les épopées, mais sans expliquer jamais les arrière-plans psychologiques, politiques, historiques, etc., bref en gommant toutes les motivations. Or Brelich décide deux choses : qu'il faut combler ces trous, et qu'il faut les combler de manière *logique*. Il faut, autrement dit, trouver la signification la plus vraisemblable des événements, mais sans jamais — et c'est là l'essentiel — sans jamais perdre de vue ni mettre en doute la véracité littéraire du récit sacré.

On aura peut-être une idée un peu plus précise de cette « méthode » en l'opposant à deux autres types connus (et très scientifiques, eux) d'exégèse : celle des théologiens (professionnels) et celle des rationalistes. Observons d'abord que ces deux exégèses ont ceci de commun qu'elles considèrent la Bible comme une métaphore, l'une de Dieu, l'autre de l'humanité. Pour Brelich, au contraire, la Bible est un récit historique précis : c'est ainsi du moins qu'il choisit de la lire, impitoyablement. Seulement, c'est un récit elliptique, qu'il faut reconstruire et comprendre en s'aidant de ce que non seulement la psychologie ou l'histoire, mais aussi la théologie et les traditions nous permettent de supposer raisonnablement. Autre différence : tandis que les théologiens cherchent

dans l'Écriture la Révélation de Dieu et sont donc portés à y minimiser la part de l'homme, et que les rationalistes, de leur côté, tendent à effacer le rôle de Dieu au profit des seuls faits humains, Brelich, quant à lui, tient compte de tout, des hommes et de Dieu, qu'il observe avec une égale attention et une logique aussi absolue. Les hommes, il les étudie comme tels, et non comme des figures sacrées ; ainsi, dans *l'Étreinte sacrée*, il met en évidence, chez Abraham, son complexe d'adoration, chez Sarah, sa vanité et sa révolte, il s'intéresse de près à l'ensemble de la vie du couple, de la ménopause de Sarah à la poltronnerie chronique d'Abraham, et c'est à l'intérieur de cette histoire tout humaine qu'il situe les conversations d'Abraham avec Dieu ou ses envoyés, Dieu apparaissant à Abraham comme une sorte de patron, exigeant et un peu fourbe, que n'aime guère la femme d'Abraham, ce qui mortifie le pauvre homme. Mais Brelich tient aussi compte de Dieu dans son « exégèse romanesque » : il l'étudie tout aussi minutieusement, essaie de Le « comprendre », de sympathiser avec Lui et de voir Ses problèmes ; ainsi seront expliqués, démontés, analysés des éléments aussi importants que le « Plan » divin et ses difficultés de mise en application, la « Diète » divine, le « *baby complex* » divin et autres aspects du comportement et de la psychologie de ce Personnage au fond peu enviable, car « faire le métier de Dieu est un travail beaucoup plus difficile que ne pourrait se l'imaginer une brave paroissienne ». Comme Jane Goodall parmi ses chimpanzés, Brelich, dans ces deux ouvrages, nous introduit ainsi au cœur d'un monde ignoré et fascinant : la boutique de Dieu le Père.

La Bible devient alors un théâtre gigantesque, où s'affrontent Dieu et l'homme, celui-ci résistant sans cesse aux visées du Plan divin, Celui-là usant au contraire de toutes les ruses pour l'imposer. Et les ruses divines sont infinies. Théâtre tantôt tragique, le plus souvent d'un comique presque bouffon, toujours plein de rebondissements inattendus, quoique toujours logiques et significatifs.

Je vous ferai grâce ici de la vaste vision cosmique et même métaphysique qui sert de toile de fond à ce grand jeu. Non qu'elle soit dépourvue d'intérêt, bien au contraire, mais

parce que cette vision est elle-même tout imprégnée d'ironie, et que l'important, dans ces livres, n'est nullement les idées qu'ils contiennent, mais bien plutôt le jeu, justement, et le ravissement un peu amer qu'il procure. C'est l'Histoire sainte vue d'en bas, en quelque sorte, mais aussi d'en haut, sauf que ce haut, pour une fois, est rendu accessible. Colombo dans l'empire céleste.

C'est évidemment tout le contraire d'une oeuvre de foi. On assiste plutôt, je dirais, à un long sacrilège obséquieux. Car l'auteur a beau traiter la Bible en matériel policier, il a beau entrer dans la chambre de Dieu, sans cesse il proteste de son orthodoxie et de sa volonté de mieux assurer les « vérités de la foi », qu'en fait il démolit dans un grand éclat de rire. *L'anti-phrase triomphe.*

Il se dégage de tout cela un humour d'une subtilité infinie. Point de gros mots, point de blasphèmes. Mais une ironie après laquelle il ne reste plus rien, si ce n'est elle-même. Et n'est-ce pas là, au fond, ce que la littérature peut offrir de plus précieux, et de tout à fait unique ?

Lisez Brelich. Il vous donnera une idée de la perfection, la joie (et le saisissement) de ce que j'appellerais le littéraire à l'état pur : cette sensation si profonde et merveilleuse de néant. Bouvard et Pécuchet doués de l'intelligence de Borges. Lisez-le.